NOUVELLES RECHERCHES

SUR LE ROUMAIN DE L'ISTRIE

Tout ce qu'on sait jusqu'à présent de l'istro-valaque se trouve réuni dans les *Rumunische Untersuchungen* de Franz Miklosich [1]. Le vocabulaire des pages 17-52 contient tous les mots de ses propres publications [2] et de celles de MM. Ive [3] et Joan Maiorescu [4]. Vient ensuite, pp. 53-78, le travail de M. Gartner sous ce titre *Materialien zum Studium des Rumänischen in Istrien*. Après une courte introduction, M. Gartner donne une description des sons, pp. 53 et 54, puis une liste de mots avec la traduction en italien, pp. 54-74, enfin il traite brièvement du pronom et du verbe, pp. 74-77. Comme échantillon du dialecte, il nous communique le petit conte des trois frères (*treĭ frats*). Les matériaux que M. Gartner nous fournit surpassent de beaucoup ceux de M. Ive et de Joan Maiorescu par l'exactitude de la reproduction. Je les ai donc pris comme base, et je me suis efforcé de perfectionner et de compléter autant que possible les données qu'on en a tirées. Me conformant à l'ordre suivi par M. Gartner, je parlerai d'abord des sons, du pronom et du verbe, en y ajoutant le substantif, les prépositions, les conjonctions, les adverbes et quelques textes.

Je n'ai pas réussi à trouver de chansons valaques, parce qu'on chante toujours en slave; pour cette raison, je me suis contenté

---

1. Franz Miklosich, *Rumunische Untersuchungen*, I, Wien, Gerold's Sohn, 1881, tiré des *Denkschriften der K. Academie der Wissenschaften*, classe de philosophie et d'histoire, 1re partie, t. XXXII, pp. 1 à 91.
2. *Denkschriften der K. Academie der Wissenschaften*, t. XII, XXX.
3. Dans les *Rumunische Untersuchungen*, pp. 2-16.
4. Joan Maiorescu, *Itinerar in Istria şi vocabular istriano-román*. Jassy, 1874.

de corriger la légende « de la mère de saint Pierre[1] » à l'aide de mon hôte Scrobe et de son fils Nestor. Ce dernier me traduisit « le conte du mendiant » de l'italien, et le vieux Frants Ştroligo me raconta très naïvement sa vie, dont la relation, je l'espère, ne paraîtra pas dénuée d'intérêt. A Fiume, où je passai quelques semaines pour me préparer à l'exploration de l'istro-valaque, je fis la connaissance de M. Nicora, professeur au lycée, un Transilvain qui, à plusieurs reprises, avait été en Istrie et par conséquent pouvait me donner d'utiles renseignements sur ses quasi compatriotes.

Je trouvai, à Fiume même, l'occasion de me rencontrer avec des femmes de Jéane, le seul village valaque qui soit au nord du Monte Maggiore, et de leur parler. Elles viennent tous les samedis à la ville pour y vendre du charbon de bois.

M. Nicora avait bien voulu m'accompagner à Sousniévitsa et y rester un jour avec moi. Ce jour-là nous allâmes à Brdo et à Noselo (Villanova). Je demeurai là huit jours, du 25 juin au 2 juillet, chez le marchand Scrobe. Celui-ci, son fils Nestor et le vieux Franz Ştroligo de Noselo furent mes professeurs. Je fis aussi la connaissance de Glavina, correspondant de M. Gartner.

Qu'on me permette ici quelques remarques générales avant d'entrer en matière.

Les Valaques d'Istrie, au nombre de trois mille à peu près, habitent les villages de Sousniévitsa, de Lettay, de Gradigné, de Grobrique, de Brdo (y compris les hameaux de Costertšani et de Stankovitš) et de Noselo, au sud du Monte Maggiore, et de Jéane, au nord. A Squitatsa et dans la vallée d'Arsa, il n'en existe plus. Ils sont appelés *Tširibiri* par les Italiens et les Slaves, leur langue *vlaški* ou *tširibirski*. Je dois faire observer que les Slaves d'Istrie s'appellent *Vlah*, moins les Tširibiris qu'un groupe de Slaves vivant près du Monte Maggiore, qui se reconnaissent à leurs pantalons très étroits. Parmi ceux-ci on trouve assez fréquemment un type brun, tandis que les Tširibiri ont le même type que les autres Slaves d'Istrie, qui, en général, sont blonds. Au delà de Fiume, on comprend sous le nom *Vlah* les Slaves

1. Publiée par Fr. Miklosich dans *Wanderungen der Rumunen* (*Denkschriften*, tome XXX).

orthodoxes. Le 3 février est le jour du Saint-Vlah, comme on le trouve dans les vieux livres.

L'instruction est très négligée. La jalousie des Slaves et des Italiens, qui les uns et les autres réclament les Tširibiris comme leurs, a empêché jusqu'à ce jour la fondation d'écoles dans les villages valaques. Du reste, presque tous les habitants savent le croate, il y en a aussi beaucoup qui savent l'italien.

LES SONS

Gartner dit, page 53 : « *a* se prononce comme l'*a* magyar, c'est-à-dire pas loin de l'*o* ouvert. » M. Nicora m'avait déjà averti que cette description n'était pas exacte, et je me suis convaincu que l'*a* tonique est devenu une diphtongue qui consiste en un *o* ouvert tonique, auquel *a* se joint étroitement. Le caractère de diphtongue devient plus sensible à la fin d'un mot ou si la syllabe suivante contient *e*, *a*, *ă*, par exemple *kǫa*, cheval, *kǫasa*, la maison. D'après M. G., il faudrait prononcer les deux *a* de *kasa* de la même manière, ce qui n'est pas exact. La première voyelle est une diphtongue, la deuxième un *a* assez sombre. Cet *a* se trouve dans les syllabes qui ne portent pas l'accent ou dans les monosyllabes atones : *fakút* (fait), *fost-aw* (il a été).

Aussi Maiorescu indique-t-il quelquefois une diphtongue, par exemple : *foară* à côté de *fară*, *ĭoarbă* ou *ĭarbă*, *pekoat*, etc.

« *a* (avec deux points souscrits) entre *a* pur et *e* ouvert. » — M. G. ne donne que les exemples suivants, où j'écris *a* : *maĭ*, plus; *štaĭngă*, perche (dans la diphtongue *aĭ* j'entends toujours *a* + *ĭ* : *kraĭtsr*, kreutzer; *raĭ*, paradis); *lantsún*, linceul; *mărank*, je mange; il faut écrire *mărǎnk*.

P. 54. « *ę* est *e* ouvert. » — Ce son aussi est une diphtongue descendante, composée d'*e* ouvert et d'*a* ouvert, faiblement perceptible. A la fin, et suivie par *e*, *a*, *ă*, l'*a* est plus facilement distingué : *vitsęa* (vitella), *sęate* (sitis); c'est pourquoi Maiorescu écrit *seate*, *greasă*, *creastă*, *neveastă*, etc.; decem est rendu par *zace*, *ziace*, *zece*, *zętsi* (Gartner). Ces différentes façons d'écrire ne sont pas fondées sur des nuances de prononciation, mais sur la difficulté de saisir exactement le caractère d'une diphtongue.

« *ę* (*ă* roumain) atone, plus ouvert que l'*e* français ; tonique, « plus ouvert aussi, ce qui est pour moi fort difficile à décrire « exactement, semblable à l'*ă* daco-roumain, auquel il correspond étymologiquement. »

En Istrie, on ne connaît qu'un seul son guttural fermé (*gedeckter Kehllaut* ; voy. mes *Olympo-Walachen*, p. 20 et *Vlacho-Meglen*, p. 3), avec l'articulation de l'*a*. Chez les Roumains de la Macédoine, il y a une grande variété de prononciation. Dans la Magnana [1], ce son, quand il est tonique, est remplacé par *e* ouvert ; dans le dialecte du Meglen [2], il est remplacé par un *o* ouvert.

« *o* est *o* moyen. » — Les formes *coace*, *coadă*, de Maiorescu, sont fausses.

« *s* n'est tout grêle qu'entre des voyelles et dans les combi- « naisons *ts*, *sp*, *sk*, ailleurs il ne se prononce pas si clairement « ou il est tout large (*š*), surtout devant *t*. »

L'*s* est tout grêle entre voyelles et dans *ts* (du latin *t*), *sk*, *sp*, tout large dans *šti-*, ailleurs et surtout dans *ts* (du latin *k*), j'entends le même son que j'ai décrit dans mes *Ol.-Wal.*, p. 23. (Les lèvres restent jointes, l'articulation est dorsale-palatale.) Ce son tient le milieu entre *s* et *š*, je le désigne par *ṣ̌*, sonore *ẓ̌*. Faute de caractères spéciaux, je ne pouvais pas employer d'autres signes ; mais je fais observer que ce ne sont pas les mêmes sons qu'en dac.-roum. La raison pour laquelle M. G. écrit *fatsi*, *tatsi*, *tsiuts*, etc., est dans la prononciation particulière de son professeur Glaviga, qui parle son dialecte avec la prononciation italienne de l'Istrie : *tsinkve* = *cinque*, *tsévola* = *cepólla*, etc.

« *ŭ* après les voyelles paraît à l'œil comme *v*, à l'oreille comme un *ou* doux. » — C'est le *w* sonore labio-labial ; en dac.-roum., on trouve à sa place *u*, *o* ; en mac.-roum., *v* (*f.*) labio-dental ; par exemple *ęawdu*, *prewt*, *kęawtu* ; d.-r. *aud*, *preòt*, *kaut* ; mac.-roum. *avdu*, *preftu*, *kaftu* ; meglen : *ut*, —, *kat*.

En outre, nous trouvons ce *w* entre deux voyelles, comme un

---

1. Sept villages valaques près de Missolonghi en Grèce.

2. Onze villages valaques, mais non macédo-roumains, sur les montagnes du Karadjova en Macédoine. Voy. *Vlacho-Meglen, eine ethnographisch-philologische Untersuchung*, Leipzig, 1892.

phénomène purement phonique; dans ce cas, il change avec *y* devant *e*, *i*, dans la flexion du verbe : *dǫawu*, *dayén*, je donne, nous donnons; *štǫawu*, je suis debout; *štiwu*, je sais; *rewu*, mauvais; *grewu*, difficile.

Voici encore quelques particularités de l'istrien :

1) *ă* atone, à la fin, est représenté par *ęa* : *kǫazęa*, d.-roum. *kasă*; *portęa*, d.-r. *poartă*.
2) *i* tonique initial est précédé d'un *y* : *yirimęa*, cœur; *yístrie*, Istrie; *yístina*, vrai.
3) *n* entre voyelles devient *r* : *săr* (sanus); *bur* (bonus); *ur*(*un*) (unus), ce qui n'est pas, du reste, étranger au daco-roumain.
4) *j* lat. est représenté par *ž* : *žure* (juvenis), *žoku*, d.-r. *žok*, m.-r. *adžoku*, meglen *žok*.
5) *g* palatal devient *ž* : *žerunklĭu*, d.-r. *dženukiŭ*, m.-roum. *dzenuklĭu*, meglen *zenuklĭu*.
9) *d* et *v* sont traités comme en d.-r. : *zǫatše*, d.-roum. *zetše*, m.-r. *dzatse*, meglen *zęatci*; *viu*, d.-r. meglen *vin*, m.-roum. *yin*.
7) Sur l'*l*.

l, qui n'est pas palatalisé, tombe devant des consonnes et à la fin : *pupęa* (pulpa); *skutu* (auscultor); *kǫad* (caldus); *kǫa* (caballus), mais *kǫalu* avec l'article et *kǫali* en pluriel; *vitsé* pl. *vitselĭ* (vitellus); *ǫat* pl. *ǫaltsĭ* (altus); *ǫab* pl. *ǫalbĭ* (albus); *utu* (oblitor) est surprenant, on attend *ulĭt* ou *ulĭit*, comme on dit en meglen, d.-roum. *uit*; vice-versa on trouve *dulĭtše* où l'on attend *dutše*.

ella devient *ęa* : *štęa* (stella) pl. *štęale*, *portšęa* (porcella), mais *portšé* (porcellus).

l est intercalé entre des consonnes et *ĭa*, *ĭe* : *klĭept* (pectus), *flĭer* (ferrum), *mlĭǫare* (mel), *mlĭe* (agnellus), *plĭerd* (perdo), *lĭerm* (vermis), au lieu de *vlĭerm*.

Dans quelques mots on trouve *ĭl*(*lĭ*) au lieu de *ĭ* après une voyelle : *šaĭlfęa*, savon, all. Seife, *kuĭlb* (cubium), d.-roum. *kuib*. — Il va sans dire que les formes *gĭatsă*, *gĭerm*, etc. (Maiorescu), sont fausses.

8) *bĭ*, *pĭ* sont conservés comme en Valachie : *korb*, pl. *korbi*, m.-r. *korgĭ*; *bire*, m.-roum. *gine*; *plĭerdu*, m.-r. *kierdu*; *lup*, pl. *lupi*, m.-roum. *lukĭ*; *piš*, m.-roum. *kiš*; *pizdęa*, m.-roum.

kizdă; pitšor, m.-roum. *tšitšor* (de *kitšor*). Deux mots font exception à cette règle : *klĭept* (à côté de *pĭeptu*, Maior.) (pectus), *tšaptir* (pecten). En meglen aussi, ce sont précisément ces mots qui ne se conforment pas à la règle générale. Voy. *Vlacho-Meglen*, p. 16.

PRONOM, page 75.

Pron. pers.		abs.	conj.	abs.	conj.
Sg.	N.	*yo*	*yo*	*tu*	*tu*
	Acc.	*mire*	*me*	*tire*	*te*
	D.	*a míe*	*mĭi*	*a tsíe*	*tĭi*
Pl.	N.	*noĭ*	*noĭ*	*voĭ*	*voĭ*
	Acc.	*noĭ*	*ne*	*voĭ*	*ve*
	D.	*a noĭ*	*ne*	*a voĭ*	*ve*
Sg.	N.	*ye* m.	*ye* m.	*yǫa* f.	*yǫa* f.
	Acc.	*ye*	*lo*	*yǫa*	*la* = *wo*
	D.	*a luĭ*	*lĭi*	*a lĭeĭ*	*lĭi*
Pl.	N.	*yelĭ*	*yelĭ*	*yǫale*	*yǫale*
	Acc.	*yelĭ*	*lĭi*	*yǫale*	*le*
	D.	*a lor*	*lĭi* = *lor*	*a lor*	*lĭi* = *lor*

Pron. réfléchi abs. *sire*; conj. D. Acc. *se*. On traduit « lui-même » par *ăns*.

Pron. rel. *kǫarle, kǫarça*; pl. *kǫarlĭi*, *kǫarle tše* indécl.

Pron. interrog. *tšire*, qui; *tše*, que,; *tšela tše-i bur e kontenăt*, celui qui est bon, est content. *tšire verít-aw sǫara*? Qui est venu hier soir? *tše va tšăšta om?* Que veut cet homme?

Pron. poss. Les formes de M. G. sont justes, excepté le pl. fém. *melĭ, telĭ*, au lieu de *mǫale, tǫale*. Il faut ajouter *se, sǫa*; pl. *selĭ, sǫale*, son. La périphrase au moyen de *luĭ* est aussi très usitée. Au lieu de *melĭ*, etc., on peut aussi dire *amelĭ*. Voy. morceau I : *amelĭ libri, amǫale kǫarte*; morc. II : *asé filĭ, tšăšta se filĭ*; morc. III : *ku tšela se milĭǫar*.

Le pron. poss. peut précéder le subst. sans article ou suivre le subst. avec l'article. On peut donc dire : *me frǫate* ou *frǫatele meu*, mon frère; *mǫale surăr* ou *surările mǫale*, mes sœurs; *sor*[*a*] *sǫa* ou *a luĭ sora*, ou enfin *sora lu tšela*, sa sœur.

Pron. dém. Sg. m. f. *tšăšta*; pl. m. *tšăštĭa*, f. *tšăšte*; sg. m. *tšela*, f. *tšǫa*; pl. m. *tšelĭa*, f. *tšǫale*.

Pron. indéf. *vrun*, quelqu'un; *nitšur*, personne; *niš*, rien; *tšiva*, quelque chose; *saki*[*a*], chacun; *ţat*, autre; *kăta*, tant; *kăt*, combien.

VERBE

Comme M. G. lui-même le soupçonnait — et il ne pouvait pas en être autrement — mainte faute s'est glissée dans ses paradigmes, des formes très usitées y manquent.

Inf. *portţa*, *šedţa*, *mţare*, *verí*, *provţaï*. Les verbes nouvellement adoptés se conjuguent, en général, d'après *provţai*, plus rarement d'après *finésk*, *finéšt*, *finţa*, *finín*, *finíts*, *finésk*. Inf. *fini*. P. p. *finít*.

Seulement l'istrien et le daco-roumain ont conservé l'usage verbal de l'infinitif. Morc. III : *m'am nvetsţat pisţaï*; m.-r. *am învetsată să skriu*; meglen : *am anvetsát si pisiés*. Morc. II : *n-a štiwút tše fţatše*, elle n'a su que faire; m.-r. *nu štiá tsi s-fakă*. Morc. II : *n-a potút žutţa*; m.-r. *nu puteá s-adžută*.

Part. passé : *portţat*, *šezút*, *mes*, *verít*, *provţaït*. Au lieu de *predút*, il faut écrire *plierzút* ou *prezút*.

Présent de l'ind. :

port	*šed*	*meg*	*viru*	*provesk*
portsi	*šezi*	*meri*	*viri*	*provešti*
portţa	*šţade*	*mţare*	*vire*	*provţa*
portţan	*šedén*	*meržén*	*verín*	*provţaïn*
portţats	*šedéts*	*meržéts*	*veríts*	*provţaïts*
portu	*šedu*	*mergu*	*viru*	*provesku*

Le présent du subj. a disparu, à l'exception de quelques formes de *fi*, être. Son emploi n'est jamais obligatoire. *šteptu tšăšta lukru*, *pirţa ei* (*fiie*) *finít*, j'attends cette chose jusqu'à ce qu'elle soit finie; *fiiets săr*, soyez sain (en trinquant), subj. employé comme impérat.

Impératif.

La deuxième pers. du sg. est semblable à la troisième de l'ind. : *portţa*, *šţade* (au lieu de *meare* on dit *ămnţa*) *vire*. On trouve isolément quelques formes anciennes : *zi* (dic), *fţa* (fac), *du* (duc), *tatš*, tais-toi; *bţa*, bois; *lţa*, prends; *dţa*, donne; *štţa*, sois debout, halte!

La première et la seconde pers. du pl. sont conformes à l'ind.

« *portatsme* », etc., de M. G., au lieu de « *portçau* », sont causées par un malentendu de « *taliatsme* » dans les *treĭ frats*, p. 78. Il faut traduire par « taillez-moi, mangez-moi, buvez-moi », ce qui ne doit pas étonner dans ce conte bizarre.

Cf., à la fin du morc. III, *finín*, finissons. Lorsque je dis à mon hôte Scrobe « *munkatsme* » pour l'inviter au dîner, il me rit au nez.

Imparfait.

Ce fut par le joli conte de Fr. Ştroligo que je fis, pour la première fois, attention aux justes formes de l'impf., morc. III : *yuvça merżçaĭa Radetski*, « où passait Rad. ; » *yuvça kătsçaĭa vrun soldçat*, *utšidçaĭa-l*, « où l'on attrapait un soldat, on le tuait ; » *kănd vidçaĭa siromaština*, *le davçaĭa limozina*, « quand il voyait des pauvres, il leur faisait l'aumône. » Voici le paradigme : *vedçaĭa*, *vedçaĭa*, *vedçaĭa*, *vedçaĭan*, *vedçaĭats*, *vedçaĭa*.

Tous les verbes peuvent former l'impf. de cette manière, pour exprimer surtout l'action réitérée : *portçaĭa*, *šedçaĭa*, *verçaĭa*, *provçaĭa*.

C'est l'influence italienne qui a produit cet imparfait, d'abord introduit par les verbes étrangers, tels que *provçai*, qui étaient aussi conjugués d'après le paradigme étranger (que l'on compare *vedçaĭa*, etc., avec *vedeva*, *vedevi*, *vedeva*). L'usage en devint plus tard si général que même *eram*, *aveam* furent remplacés par *fiyçaĭa*, *vçaĭa*. Les *yeru*, *vevu* de M. G. n'existent pas du tout. Ajoutez à ces paradigmes : *kunoštçaĭa*, *štiçaĭa*, *beyçaĭa*, *layçaĭa*.

Fut. I comme en d.-roum.

voĭ, *ver*, *va*, *ren*, *rets*, *vor* + inf.

En m.-roum. *va s-portu*, en meglen *s-port*.

Fut. II.

voĭ fošt + inf. en d.-roum. *voi fi* + inf.

En m.-roum, et en meglen, ce temps n'existe pas.

Cond. I.

rças, *rçaĭ*, *rça*, *rçan*, *rçats*, *rça* + inf.

Cf. en m.-r. *vreám s-faku*.

Cond. II.

rẹas fošt + inf.

Morceau III : *Rad. rẹa fošt dobendí*, Rad. aurait vaincu ; *nu s- rẹa fošt nitšur šti otgovorí*, personne n'aurait su répondre ; *noï nu rẹan fošt šti ašǫa mušǫat*, nous n'aurions pas su si joliment.

Subj. futur.

J'ai entendu par hasard les phrases suivantes : *se yo nu platír, voï fi sfortsẹaït* « si je ne paye pas, je serai forcé » ; *se yo nu skutǫar, meštru me va bǫate*, « si je n'écoute pas, le maître me battra. » Voici la flexion : *skutǫar, skutǫari, skuiǫarẹa, skutǫarno, skutǫarets, skutǫaru* ; de même *krezúr, šezúr, fakúr, vrur, ramasér, fusér* (de *fi*), *platír, verír*, etc.

Remarque : Cette forme correspond à celle du m.-roum. *si askultarim*. Cf. *Ol.-Wal.*, 89, 95. L'influence italienne est visible dans *skutǫarno*.

Le passé déf. a complètement disparu, remplacé par le parfait ou passé indéfini :

am skutǫat, plus souvent *skutǫat-am*. On peut traduire « il m'a porté » par : *me portǫat-aw* ou *portǫat-me-aw*, ou *m-a portǫat*.

Plus-que-parfait.

A proprement parler, ce temps n'existe pas, il est remplacé par le parfait. Mais on a formé, d'après le modèle de l'imparfait en *vẹaïa*, un participe passé en *vẹaït*, à l'aide duquel on compose une sorte de plus-que-parfait qui correspond dans l'usage à l'imparfait.

Morc. I : *n-afakavẹaït nitšur bur lukru*, elle n'avait fait aucune bonne action.

Morc. II : *viravẹaït-aw*, il était venu ; *portavẹaït-am ; vedavẹaït, fakavẹaït, fiyẹaït, dormivẹaït-am*.

Gérondif.

Morceau I : *netezẹaïndẹa-se*, « en se cramponnant ; » *zitšendo*, it. *dicendo*.

Pour le masc. on se sert de la terminaison *o*, le fém. se termine en *ẹa*. L'influence italienne est visible :

portăndo, šezendo, merźendo, verăndo, provẹaïndo.

Passons en revue les temps :

Inf. *fçatše* Gér. *fatšendo.*
Part. passé 1) *fakut* 2) *fakavçaït.*
Prés. *fçak.*
Imp. *fakavçaïa.*
Fut. I *voï fçatše* Cond. I *rças foatše*
Fut. II *voï fošt fçatše* Cond. II *rças fošt foatše.*
Subj. fut. *fakúr.*
Parf. (Impf., Passé déf., Plus-pf.) *fakút-am.*
Plus-pf. *fakavçaït-am.*

Les nombreux verbes en *çaï* n'ont qu'un seul part. passé; par conséquent, ils manquent aussi du plus-que-parfait, c'est ce qui a causé cette confusion entre le parfait et le plus-que-parfait.

Passif. — On préfère la formation du passif avec *fi*, être, à celle avec le verbe réfléchi.

Ind. prés. *Fi*, esse

săm	Impératif *fi*	Imparfait	*fiyçaïa*
ăšti	*fiyén*	Subj. fut.	*fusér*
ăi, *ei* subj. *fiye*	*fiyéts*	Part. passé 1)	*fošt*
săn, *ăsmo*		2)	*fiyçaït*
ăšte			
ăs			

Vça, habere

Présent *am*		Imparfait	*vçaïa*
aï		Part. passé 1)	*vut*
çare, *aw*, *a*		2)	*vçaït*
arén			
aréts			
çaru			

SUBSTANTIF

I. masculins en *u* :

Sing. *çan-u*	Pl. *çani-i*	an
lup-u	*lup-i*	loup
brek-u	*brek-i*	chien
pork-u	*portš-i*	porc
štrug-u	*štrug-i*	rabot

zid-u	*zid-i*	mur
soldǫat-u	*soldǫats-i*	soldat
milĭǫar-u	*milĭǫar[rĭ]-ri*	millier
kǫa-lu	*kǫalĭ-i*	cheval
vitse-lu	*vitselĭ-i*	veau
libru	*libri*	livre
pedukĭu	*pedukĭi*	pou

II. masculins en *e* :

frǫate-le	*frǫats-i*	frère
fole-le	*folĭ-i*	outre, ventre

III. féminins en *a* (*ǫa*) :

kǫasǫa, kǫasa; kǫase-le	maison
vǫakǫa, vǫaka; vǫake-le	vache
zi-a; zile-le	jour
sor-a; surăre-le	sœur
štǫa, štǫawu; štǫale-le	étoile

IV. fém. en *e* :

mulĭǫare, mulĭǫara; mulĭǫare-le	femme
ploĭe, ploĭa; ploĭe-le	pluie

V. neutres :

brats-u; e-le	bras
suflet-u; e-le	âme
păkǫat-u; e-le ou *ts-i*	péché
pitšór-u; e-le	pied
fok-u; uri-urle	feu
vărh-u; uri-urle	montagne

On forme le gén. et dat. par *lu*; le voc. est semblable au nom. avec l'article.

PRÉPOSITIONS

ăn Trst, à Trieste.
a kǫasǫa, kǫasa, à la maison.
za góspodar, chez, pour le père.
la prewtu, chez le curé.
pre kǫa, à cheval; *kontenăt pre ye*, content de lui.

dela mǫaĭa, de la mère.
o krúnitsǫa de rósitse, une couronne de fleurs.
ku kapu, avec la tête.
žos de skandu, sous la chaise.
dupǫa mire, derrière moi, après moi.
pir ăn Rim, jusqu'à Rome.
dispre sire, au dessus de soi.
din Rim, de Rome.
fǫar de pineš, sans argent.
kătrǫa, à, vers : *se yo rǫas šti*, *ke ye-i a kǫasǫa*, *rǫas mǫare kătrǫa ve*, si je savais qu'il est à la maison, j'irais chez lui.

CONJONCTIONS

a) *ši*, et, aussi ; *e*, et, mais ; *ali*, ou ; *ni.. ni..*, ni.. ni ; *ka*, *kaši*, comme ; *ma*, mais.

b) *ke*, que, lorsque ; *se*, que, si ; *neka*, *ke neka*, que, afin que ; *kănd*, *dokle*, quand, lorsque ; *zǫatš*, parce que.

ADVERBES

kmo, à présent ; *pok*, *poklǫa*, alors ; *vǫalĭe*, tout de suite ; *vǫavik*, toujours ; *nigdar*, jamais ; *inkǫa*, encore ; *dupǫa*, après ; *astes*, aujourd'hui ; *yerĭ*, hier ; *ǫater*, avant-hier ; *măre*, demain (*mare* G. 1261 n'est pas exact) ; *tšǫatazi*, après-demain ; *vreda*, vite ; *pomalo*, lentement.

ǫans[*a*], ici ; *dens*, d'ici ; *ǫatš*, ici (direction) ; *kolǫa*, là ; *detši*[*a*], de là ; *dende?* où ? ; *yuvǫa*, où ; *fǫarǫa*, dehors ; *kum*, comment ; *kruto*, bien, beaucoup ; *tšuda*, très, beaucoup ; *ašǫa*, ainsi ; *yǫa*, oui ; *nu*, non, ne pas ; *nu... senu*, ne... que ; *žos*, en bas ; *sus*, en haut.

Quant à *yǫa*, oui, je crois que c'est plutôt l'italien *gia* (cf. *yardino*, *mayore* en istro-italien) que l'allemand *ja*, comme le veut Miklosich, page 86, d'autant plus que *ya* et non pas *si* sert de particule affirmative à Fiume et en Istrie.

Dans les traductions suivantes, je n'ai pas fait le moindre effort pour châtier le style ; au contraire, afin de montrer toute la naïveté de ce langage rustique, j'ai traduit aussi littéralement que possible.

I

Dela mǫaĭa lu sveti Petru, tše vire fóarǫa din păkă tots ǫanĭ de osăn zile.

De la mère de saint Pierre, qui sort de l'enfer tous les ans, pendant huit jours.

Sveti Petru vut-aw o mǫaĭe, kǫarǫa fošt-aw poredna mulĭǫare; [kănd] fošt-aw fǫarǫa, kuvintǫat-aw grumbo; fošt-aw nenavidna, vut-aw tots šǫapte mǫarĭ păkǫats. N-a fakút niš de bire, nu lĭ-a fošt milo de nitšur ši n-a dǫat nis lu nitšur; ăn tota sa telinǫa n-a fakút ǫatǫa limózinǫa, se n-a dǫat o žbulǫa lu ur peklĭar; ši yǫa murit-aw.

Saint Pierre avait une mère qui était une méchante femme; quand elle était dehors, elle médisait; elle était envieuse, elle avait les sept péchés capitaux. Elle ne faisait rien de bon, elle n'avait pitié de personne et elle ne donnait rien à personne. Dans toute sa vie elle n'avait pas fait autre aumône que d'avoir donné un oignon à un mendiant; et elle mourut.

Kănd a fošt mortǫa, Domnu wo pus-aw ăn păkă, ši tšăšta se filĭ, tš-a fošt ăn tšer[raĭ], lĭ-a fošt mǫare [ĕǫaro] źǫalĭ, ke luĭ mǫaĭa fošt-aw ăn păkă ši vǫa-vika rugǫat-aw Dòmnu ši priru-goat-aw, neka lĭi fǫatše tšǫa bire, se rǫa wo levǫaĭ din păkă ši pure wo la ur kăntún de raĭ; se rǫa wo provǫaĭ, tšire ştie se nu se rǫa rividǫaĭ ši verĭ ăn sire?

Quand elle fut morte, Dieu la mit en enfer, et son fils [-là], qui était au ciel, était bien fâché de ce que sa mère était en enfer, et il priait toujours Dieu et le suppliait qu'il lui fît la grâce de vouloir bien faire sortir sa mère de l'enfer et de la mettre dans un coin du paradis; s'il voulait essayer, qui sait si elle ne se repentirait pas et si elle ne rentrerait pas en elle-même?

Domnu zis-aw : « Ma kum ver tu ke wo dǫawn fǫarǫa, kănd n-a nigdar fakút bur lukru, kănd n-a nigdar fakut limózinǫa ši niš de bire ăn lume? » Zis-aw sveti Petru : « Ma možebit fakút-aw vrun bur lukru. »

Dieu dit : « Mais comment veux-tu que je la fasse sortir, puisqu'elle n'a jamais fait une bonne action, ni une aumône, ni rien de bon au monde? » Saint Pierre dit : « Mais peut-être elle a fait quelque bien! »

« N-a fakút n-ank ur, yo kmo voĭ turnǫa za kawtǫa ăn amelĭ libri [amǫale kǫarte]. »

« Elle n'en a fait aucun, maintenant j'irai chercher dans mes livres. »

Şi kolǫa kawtǫat-aw la un mǫare libru ši vǫade ke tšăšta mǫaĭe lu sveti Petru ăn totǫa sa telinǫa n-a ǫatu fakút de bire, se n-a dǫat o žbulǫa lu ur peklĭar.

Et là il chercha dans un grand livre et il voit que cette mère de saint Pierre, dans toute sa vie, n'a fait d'autre bien que d'avoir donné un oignon à un mendiant.

Zis-aw Domnu : « Bire. Din tšăšta źbulǫa lĭeĭ voĭ akordǫaĭ ke pote verĭ sus, netezǫaĭndǫa-se pre tšǫa źbulǫa; ma ver vedǫa ke va fi inkǫa nenavidnǫa. » Şi

Dieu dit : « Bien. A cause de cet oignon je veux lui accorder de pouvoir venir en haut, en se cramponnant à cet oignon; mais tu verras

Domnu kalçaït-aw tšăšta žbulça žos, ši yça s-a katsçat de yça. Okoli de yça s-a katsçat kăta çate sûflete, ma yça trupit-aw ur, tšelu çatu ši treile ši tots de la sire zitšendo :

« Voĭ ămnçats èça dela mire, ke voĭ çalts Domnu nu klĭçamça ! »

Zis-aw Domnu lu sveti Petru : « Vezût-aĭ tu ke yo am prçaw ratšûn, ke-i vçavika tot urça ši çare stessa kativeria. »

Ši tuntsça Domnu mulçaït-aw žbula ku yça ši mes-aw ăn fund de păkă. Pre rogçatu lu sveti Petru l-a lăsçat o votça la saki çan, kănd eĭ zia lu sveti Petru, neka vire fçarça ši ke štçaĭe osăn zile ăns ši kolça pri lume.

Infati vire fçarça tots çanĭ ši ăn tšăšte osăn zile, kăt štçaĭe fçarça, fçatše de tote sortile ši ne fçatše kăta ši kăta pati.

qu'elle sera toujours envieuse. » Et Dieu baissa l'oignon, et elle s'accrocha à lui. Autour d'elle s'accrochèrent bien d'autres âmes ; mais elle repoussa d'elle l'une, l'autre et la troisième et toutes, disant : « Éloignez-vous de moi, car vous autres, Dieu ne vous appelle pas ! »

Dieu dit à saint Pierre : « As-tu vu que j'ai parfaitement raison, qu'elle est toujours la même et qu'elle a toujours la même méchanceté ? »

Alors Dieu lâcha l'oignon et elle alla au fond de l'enfer. Sur la prière de saint Pierre il a permis une fois dans chaque année, au jour de Saint Pierre, qu'elle sorte et qu'elle séjourne huit jours çà et là dans le monde.

En effet elle sort tous les ans et dans ces huit jours qu'elle est dehors, elle fait toutes sortes (de méchanceté) et elle nous fait souffrir tant et tant.

II

Storia lu peklĭar.

Un peklĭar viravçait-aw la o kçasça vçavika peklĭçaĭ. Gospodaritsa fošt-aw yçadna več, n-a štiwût tše fçatše. Fakût-aw ur kolçak otrovît ; ši çatça zi, kănd verît-aw, lĭi a dçat kolçaku, e peklĭaru mes-aw ăn boskça. Tšça zi asé filĭ fošt-aw ăn boskça ăn low. S-a plĭerzût, n-a štiwût kçalea. Yusto trefît-aw verí pre peklĭaru, ši ăntrçabça ke neka rçatça kçalea ši neka lĭi dçaĭe un bobits de păre.

Peklĭaru lĭi rătóat-aw kçalea ši-lĭ dçat-aw un bobits de păre. Lóvătšu, kum a vut fome, tot a poĭdit. Kănd verît-aw kçasça, lĭ-a durût trbubu. Mçaĭa-l găntça, ke tše lĭ-eĭ. Zis-aw, ke dore trbubu de o păre, tše lĭ-a dçat peklĭaru, tšel tše vira-

Histoire du mendiant.

Un mendiant venait toujours dans une maison pour mendier. L'hôtesse en était très fâchée, mais elle ne savait que faire. Elle prépara un gâteau empoisonné, et le jour suivant, quand il vint, elle lui donna le gâteau, et le mendiant alla dans la forêt. Ce jour-là, son fils était à la chasse dans la forêt. Il se perdit et il ne sut la route. Justement il rencontra le mendiant et demanda qu'il lui montrât la route et qu'il lui donnât un morceau de pain.

Le mendiant lui montra le chemin et lui donna un morceau de pain. Le chasseur, comme il avait faim, mangea tout. Lorsqu'il revint à la maison, il avait mal à l'estomac. La mère demande, qu'est-ce qu'il a. Il dit qu'il

vęaït-aw la noï. Mǫaïa spamentit-aw, ma nu a potút ʒutóa ši ye murit-aw ăn ʒǫalik vręame.

a mal à l'estomac d'un pain que lui avait donné le mendiant, qui venait chez nous. La mère s'effraya, mais elle ne put aider et il mourut en peu de temps.

Tšire va ǫatu otroví, ăns se va otroví.

Celui qui veut empoisonner un autre, s'empoisonnera lui-même.

III

Frants Stroligo.

Naskut-me-am na dvaïset ši tšintš Angusta na milïǫar osăn sto dvaïset ši šǫapte ăn Nóselo ăn Yistrie. Me tšǫatše fošt-aw potestǫat ši vut-aw devet filï ši osăn filïe. Yo, Frants, săm maï bătăr de tots frǫatsi, ši yo am ramǫas za góspodar a kǫasęa. Ši me tšǫatše, kand am yo mes za soldǫatsi, ye s-a kruto plăns ši kruto fošt-aw desperęaït. Yo m-am nvetsǫat pisęaï ăn Susnïévitsa la prewtu Kosmatš ši la kapelanu Keber, e poklęa tše nu me am nvetsǫat ăn Susnïévitsa, m-am nvetsǫat pre lume.

Mes-am ăn Trst, ăn Grats, ăn Verona. Kolęa štǫat-am un misets ši nvetsǫat-am muštra; poklęa n'an mes bǫate la Santa Lutsia ši la San Krotse ku Piemontezu. La Vitsentsa mes n-an bǫate sęara; mǫare ploïe, kruto škuro, kruto grnit-aw, ši kruto migęaït-aw; ši Radetski komanduit-aw, ke s-a batút trĕï vote yenerǫalu Luʒan, tše n-a fošt kapǫatš dobendi Vitsentsa. E yenerǫalu Radetski, de prva ura tš-a mes bǫate, vǫalïe dobendit-aw tšitata de Vitsentsa. Dămarǫatsa mes-an ăn Vitsentsa. Nu an štǫat se nu o ʒi. Yuvęa merʒęaïa Rad., magǫar ku milïǫar soldǫats, s-a fošt de Talïǫanĭ magǫar pednaïset milïǫari, Rad. ręa fošt dobendi ku tšela se milïǫar magǫar pednaïset milïǫari de Talïǫanĭ.

Je suis né le 25 août 1827, à Noselo en Istrie. Mon père était podestat et avait neuf fils et huit filles. Moi, François, je suis plus vieux que tous mes frères et je suis resté chez le père à la maison. Et mon père, quand je partis pour être soldat, pleurait beaucoup et était très désespéré. J'ai appris à écrire à Sousniévitsa, chez le curé Kosmatch et chez le chapelain Keber, et [alors] ce que je n'avais pas appris à Sousniévitsa je l'ai appris dans le monde.

J'allai à Trieste, à Gratz, à Vérone.

Là je restai un mois et j'appris l'exercice. Alors nous allâmes combattre à Santa Lucia et à Santa Croce avec le Piémontais. Près de Vicence nous allâmes combattre le soir ; grande pluie, grande obscurité, il tonnait et faisait des éclairs constamment et Radetzky commandait ; car le général Loujan, qui n'était pas capable de prendre Vicence, avait combattu trois fois. Et le général Radetzky, la première fois qu'il combattit, prit tout de suite la ville de Vicence. Le matin nous entrâmes à Vicence. Nous ne restâmes qu'un jour. Partout où passait Radetzky même seulement avec mille soldats, s'il y en avait même quinze mille Italiens, Rad. avec ce millier, aurait vaincu même quinze mille Italiens.

Rad. fošt-aw bur lu soldǫatsi ši lu kmetsi ši tots a fošt kontentsi pre ye.

Radetzky était bon envers les soldats et les paysans, et tous étaient contents de lui.

Kănd vidęaĭa siromǫăština, ni ăn tši-tǫate, ni ăn sĕlĭšte, ye le davęaĭa almózina.

Quand il voyait des pauvres, soit en ville, soit dans un village il leur faisait l'aumôme.

O votęa verit-aw la mire, kănd am šezút pre kǫa; ăn parǫada a fošt tot škadronu ši yo fošt-am figlimǫan ši ntrebǫat-me-aw : « kum eĭ, lǫansmǫan ? »

Une fois il vint près de moi, quand j'étais à cheval; tout l'escadron était en parade et moi, j'étais chef de file (Flügelmann), et il me demanda : « Comment vas-tu, mon pays? »

Yo am otgovorit ke « slǫabo săn noĭ ». Yo am lukrǫat służba de wǫahtmaĭstr ši ntrebǫat-aw : « zǫatš eĭ slǫabo za voĭ ? »

Je lui répondis « que nous sommes mal ». Je faisais le service de sergent (Wachtmeister), et il demanda : « Pourquoi cela va-t-il mal chez vous ? »

Yo, Fr. Ştroligo, otgovorit-am ke « ne-ĭ fome ši sęate, ši ke smo trudni, ši ke ne-ĭ ploĭa ši lutu ši prohu, ši plĭir de peduklĭi. »

Moi, Fr. Stroligo, je répondis que nous avions faim et soif, et que nous étions fatigués, et que nous étions dans la pluie et la fange et la poussière, et (que nous étions) pleins de poux.

Ši ye mire kunfertęaĭt-aw, ke va ye providi za noĭ. Pok n-a delit dubla kǫarne ši farirǫa de grăw ši vir maĭmunt. Poklęa me kapitǫan Fr. Ştroligo s-a hvalit lu ǫalts kapitǫanĭ ke nu s-rǫa fošt nitšur šti otgovori ašǫa, ka ši me Fr. Štroligo štiwút-am otgovori lu yene rǫalu Rad. : « ănš noĭ kapitǫanĭ nu rǫan fošt šti ašǫa mušǫat. »

Et il me reconforta, (disant) qu'il voulait prendre soin de nous. Alors il donna double ration de viande, de farine de froment et plus de vin. Puis mon capitaine, celui de Fr. Str., se vanta aux autres capitaines, que personne n'aurait su répondre ainsi que moi, Fr. Str., j'avais su répondre au général Radetzky : « nous-mêmes, les capitaines, nous n'aurions pas su si bien. »

Dela San Krotse Piemontezu skapǫat-aw čǫa, ali noĭ dupǫa Piemontezu ăn Maĭlǫand. Noĭ ǫalts Oštriatsi vǫalĭe an dobendit. De tši an mes tšuda vrǫame ăn Tǫalĭe pir ăn Turin ši ăn Rim, dende štǫaĭe pǫapa. Verit-am din Rim ăn Maĭlǫand; tši an štǫat devet mésetsi. Awzit-aw Milaneži ke noštru tšesǫar katsǫato aw ku ur telada la tšerbitše ši yelĭ fakút-aw revolutsĭón.

De Santa Croce le Piémontais a échappé, mais nous autres après lui à Milan. Nous autres Autrichiens avons tout de suite vaincu. De là nous avons marché longtemps en Italie jusqu'à Turin et à Rome, où est le pape. J'allai de Rome à Milan; là je restai neuf mois. Les Milanais entendirent qu'on avait frappé notre empereur à la nuque avec un couteau [1] et ils firent une révolution.

---

1. J'ai oublié de demander le sens de *telada*.

Yuvęa katsęaïa ăn tšetęate vrun soldęat, utšidęaïa-l. Tšuda ramęas-aw morts de Talïęanï. šęapte ęanï fošt-am ăn Tęalïe, pok me lasęat-aw kęasa. Fošt am a kęasęa kvarnęar zile. Fošt-aw poreden ęan; mes-am yo la Pola ăn lukru tšesęarski za prisluži vrun kraïtsr za pomoč kęasa, neka maï leko priživesku. Poklęa mi a pisęaït tšęatše, ke neka viru kęasa, ke ye mire muręa ănsuręa. ši fakút-me-aw ănsuróa dupęa ku sora lu męa motšiba. ši vut-am un filï, murit-aw, ši poklęa mi a-dęat Domnu o filïe, poklęa un filï ši poklęa inkęa o filïe. ęatu nu štiwu tše spure. Finin.

Où ils attrapaient un soldat en ville, ils le tuaient. Beaucoup en restèrent morts (tués) par les Italiens. Je fus sept ans en Italie, alors ils me laissèrent à la maison. Je restai chez moi quarante jours. Cela fut une mauvaise année; j'allai à Pola pour les travaux du gouvernement, pour gagner quelques kreutzers, pour aider la famille, afin qu'ils vécussent plus aisément. Puis mon père écrivit de venir à la maison, parce qu'il pouvait me marier. Et après il me fit marier à la sœur de ma belle-mère. J'eus un fils, il mourut, alors Dieu me donna une fille, puis un fils, puis encore une fille. Je ne sais pas autre chose à raconter. Finissons!

Paris, mars 1891.

Gustave WEIGAND.